

Morin l'olympien

Robert Lahaise

Le bavardage dans la littérature québécoise

Volume 21, Number 3 (63), printemps 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201265ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201265ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaise, R. (1996). Morin l'olympien. *Voix et Images*, 21 (3), 576–582.

<https://doi.org/10.7202/201265ar>

Grandes lectures québécoises

Morin l'olympien

Robert Lahaise, Université du Québec à Montréal

Au début du présent siècle, tout bouge dans un Montréal alors véritable métropole du Canada. Durant la douzaine d'années précédant la Première Guerre mondiale, sa population double pour atteindre le demi-million, alors que les trois réseaux de chemins de fer transcontinentaux aboutissent à ce centre financier du pays avec port s'ouvrant sur l'Atlantique. On y fonde l'Orchestre symphonique en 1894, et deux ans plus tard, l'École littéraire de Montréal ouvre grandes ses portes aussi bien aux traditionnels régionalistes qu'aux parnassiens et aux symbolistes. Parmi ces derniers, Émile Nelligan révèle à des Canadiens français intrigués qu'au-delà de nos trente arpents se déploie un univers fait d'esseulement, de tendresse, de névrose et de mort.

Cette «poésie que Nelligan avait allumée comme un phare ne s'est pas éteinte», commente Robert de Roquebrune, qui prend à témoin comme «vengeance»: Marcel Dugas, Guy Delahaye, René Chopin et Paul Morin¹. Durant les trois années précédant la guerre, ceux-ci détonneront dans un Québec littéraire s'embourbant dans la terre: en 1910, Delahaye publie *Les Phases*, l'année suivante, Morin fait paraître *Le Paon d'émail* et Dugas, *Le Théâtre à Montréal, propos d'un buron canadien*. En 1912, Delahaye récidive

avec «*Mignonne, allons voir si la rose...*», et en 1913, Chopin clôt cette lancée dite exotiste avec *Le Cœur en exil*. La «querelle des anciens et des modernes» était déclenchée, mais la guerre viendra désavouer ces derniers: leur idole Europe — clameront les terroiristes — n'étant qu'hécatombe et paganisme, revenons à la sécurisante Laurentie.

Une trentaine d'années plus tard, Delahaye, mon père, reçoit occasionnellement ses trois amis; je demeure frappé par un «prince russe» entrevu qu'on me dira être Morin. Enfin, vers les années quatre-vingt, rédigeant un essai sur ces «quatre cavaliers de l'apocalypse» — comme ils s'appelaient humblement entre eux à l'époque de leurs quatre-vingts ans... —, je suis cette fois ébloui par le météore Morin. Et voilà pour quoi, contrairement à Lucinde..., je ne demeurerai pas muet, mais traiterai pour cette «grande lecture» de Morin l'olympien.

*
**

Fées penchées sur son berceau, Paul Morin, fils unique de Henry-E. Morin d'Equilly et d'Antonia de La Morandière Marchand, naît à Montréal le 6 avril 1889. Études primaires au Protestant High School et secon-

daïres au Collège Sainte-Marie où il « se rendait à cheval, remisait sa monture dans une écurie toute proche [...] puis, cravache à la main, [...] entraînait en classe », vouvoyant chaque confrère qu'il appelait « Monsieur² »!

Toujours sur les tréteaux, ce Monsieur Spectacle publie dès l'âge de quatorze ans un poème, « Le vieux fauteuil », dans *Le Journal de Francoïse*, exécuté au piano « de la musique divine³ », dessine excellentement, apparaît comme « un des plus beaux et brillants jeunes hommes que l'on puisse voir⁴ », et est reçu avocat en 1909, trop jeune pour pratiquer!

Qu'à cela ne tienne : pour la troisième fois, en 1910, il s'embarque pour l'Europe, publie à Paris son *Paon d'email* l'année suivante — dont une bonne partie fut composée durant ses études classiques⁵ — et obtient de la Sorbonne, en 1913, son doctorat d'université en lettres, portant sur les sources allemandes, persanes, turques, anglaises, suédoises, danoises, russes, françaises, espagnoles, italiennes, grecques, latines, sanskrites, arabes et hébraïques de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow⁶, après avoir présenté comme thèse secondaire *Les Influences musulmanes dans les lettres françaises...* Il a vingt-quatre ans et *sic transit gloria mundi*, car dorénavant, *tout le reste* ne lui semblera qu'années : cinquante!

Mais arrêtons-nous pour l'instant au *Paon* faisant la roue, et « brillant — selon son auteur — des primes eaux de naissance » chez son éditeur Lemerre⁷, à la fin de novembre 1911. Morin prévient : « Il ne sera ni discret, étant paon, ni symbolique, étant d'école nouvelle et moult goûtée qui a nom "Noaillisme". » Dédé

en effet à la marmoréenne comtesse de Noailles, son « paon, sphynx orgueilleux et pur » (p. 4), nous balade depuis l'Italie de Dante et Giotto, en passant par l'Ispahan « d'une enfantine Schéhérazade » (p. 22), Constantinople et Andrinople rimant avec sinople... (p. 25), sans oublier Tokyo et sa « maison de thé du Yeddo » (p. 24), Formose la morose (p. 36), et surtout la chère Hellade « Avec Pan à la syrinx agreste [... folâtrant à] Parnasse, Othrys, Olympe, Tymphreste » (p. 57), jusqu'à la France maternelle, « Ô cher pays que j'aime autant que mon pays » (p. 112) (sinon plus...). « Le brûlant univers m'appelle et me caresse; / Vivre est pour moi le seul tourment ensorceleur: / Est-on coupable de jeunesse?... » (p. 119)

Peut-être... dans le Montréal du Congrès eucharistique triomphaliste de 1910!

Certes, Morin le glacialement hautain peut parfois se révéler vulnérable face à la « douceur de la maison paisible qui sommeille » (p. 130), ou encore à l'égard d'une amie d'enfance qui l'a délaissé et auquel abandon il répond : « Et si, plus tard, quelque aventure merveilleuse / Nous fait suivre un même chemin, / Peut-être — et j'en mourrai d'angoisse trop joyeuse — / Voudras-tu me tendre la main? » (p. 135)

Mais Dollard? M^{gr} de Laval? La soupe aux pois? 1837? Alouette? Tout ce *cocoricoïsme* se trouve à des galaxies de Morin l'esthète! Toutefois, conscient que les terroiristes chagrins brandiront inévitablement faux et faucille contre son paon, il promet dans sa strophe finale : « J'attends d'être mûri par la bonne souffrance / Pour un jour, marier / Les mots canadiens aux rythmes de

la France, / Et l'érable au laurier.» (p.159)

Concession sans conviction : on ne passe pas aisément de l'Olympe à la basse-cour. Aussi la critique tranche-t-elle de façon manichéenne. « Dans [le] camp des saints et des archontes, écrit Marcel Dugas, MM. Camille Roy, Chartier et Léo mirent en garde le Canada tout entier contre ce jeune païen⁸. » Pour ces trois religieux au clérico-nationalisme suranné, l'art n'est qu'au service de Dieu et de la patrie, et précisons : un Dieu bien catholique et une patrie bien dans l'empire. Or, clame le Roy de la critique : « Le paganisme où s'obstine M. Morin a toujours abouti à la sensualité⁹, sans compter qu'il n'y a rien dans [ses] vers qui révèle son origine canadienne-française¹⁰. » Devant ce double crime, l'abbé Émile Chartier considère que ce « jeune païen [...] n'est qu'un névrosé qui volontiers vit en marge du monde et des affaires, esprit sans autre philosophie que celle du désappointement¹¹ ». Quant à Edmond Léo (pseudonyme du père Armand Chossegros, s.j.), critique ultra au *Devoir nec plus ultra*, il soupire : « Laissez ces vieilles civilisations mortes et surtout ces vieilles mœurs païennes ; les aèdes que le Christ a envoyés par le monde ont changé tout cela et nous ont fait une âme saine, grande¹². »

Par contre, parmi « les modernes », tenants de l'art pour l'art, Jules Fournier, *l'enfant terrible* du journalisme entonne : « Blasphème que rien n'égale ! [...] serions-nous enfin délivrés pour de bon des Crémazie, des Fréchette et des Chapman¹³? » « Dieu le veuille, Dieu le veuille », entérine Dugas, « tremblant d'émotion [...] à regarder le sang riche qui inonde ce

jeune dieu ; [...] dont le] printemps est un hymne aux puissances de la vie¹⁴. » Inutile de multiplier ces appréciations, d'ailleurs répétitives à chaque parution des exotistes : semblables à Yahweh, les chapelles sont éternelles, ce dont Morin se rend compte aussi rapidement que dédaigneusement!

Autre constatation : les sous-familiaux, qui avaient servi à dorer sa jeunesse, s'amenuisent pour le dandy maintenant avocat-docteur. Plus prosaïquement, celui qui inscrira bientôt comme en-tête de son papier à lettres « Paul d'E. Morin ; K.C., B.A., B.Sc., L.L.B., Lit. D., F.R.S.C., Advocate, Barrister and Solicitor » devra dorénavant « perdre sa vie à la gagner » ! Pénible...

Professeur de français à l'Université McGill et en Nouvelle-Angleterre de 1914 à 1917, il soupire : « Allons, tu n'es pas fait pour être maître d'école, / et ton esprit, jadis passable, se ratatine / d'avoir trop commenté monsieur de Lamartine¹⁵. »

Guerre faisant droit, l'homme de loi devient, au cours de la Première Guerre mondiale, capitaine portant fier dans la Canadian Army, afin de forcer les « conscrits réfractaires » à aller se battre... Comme l'écrit son ami Victor Barbeau, « il était naturellement et splendidement artificiel¹⁶. » Sauf — crois-je... — dans ses deux recueils de poèmes qui suivent. Déçu par la « querelle — Paon » et onze années d'errance, il trace pour bilan : « On n'en rapporte que des regrets et des larmes / (pour la rime uniquement) amers, / rythmés classiquement chez Alphonse Lemerre. »

Considérant toutefois qu'il doit se ressaisir : « Morin, il faut écrire des

vers, [...] / écris d'abord des livres, tu les liras plus tard¹⁷!»

Résultat: ce merveilleux gémissement sinistre de tendresse que sont les *Poèmes de cendre et d'or*. Érudition et humour caustique s'y marient à l'épanchement d'un homme d'à peine plus de trente ans ayant «plus de souvenirs que [s'il avait] mille ans»...

«Je disais: Univers, pour moi seul tu existes! / Je n'avais que vingt ans. / J'étais un paladin, le monde mon empire, [...] / L'avenir fleurissait pour mes jeux et mon rire, [...] / Et derrière cet enfant aveugle, la Vie / Ricanait doucement...» (p. 48-49) et, le plus souvent: douloureusement, car «Rien n'est vrai que l'ennui et peut-être la mort» (p. 13)!

Mais, vacillante lueur, peut-être qu'en un prochain ailleurs, «Je vivrai, telle la Salamandre / dans le cœur magnifique des flammes, / s'il reste, dans quelques harmonieuses âmes, / quelque chose de Moi... / Qu'importe que je meure / si, dans le cœur des poètes et des femmes, / l'écho de ma voix demeure?» (p. 166)

Que de cette triste existence naisse à tout le moins la fraternité posthume!

Et comment réagit-on face à ce Morin extra-terrestre et ayant refusé «la gloire si facile, / puisqu'il suffit d'être régionaliste / [...] et qui maintenant voit accolé son] / nom au nom d'une volaille, / si bien que, des fois, j'ai peur que l'on ne m'empaille?» (p. 73-75).

Les Jean-Charles Harvey et Claude-Henri Grignon grognent comme toujours, Camille Roy gémit comme il se doit, tandis que pour Dugas, cela va de soi: «Morin est une

date. C'est notre ouvrier en vers le plus complet. [...] Mais dans ses cendres plus qu'ors], on entend le son d'une âme qu'a touchée l'expérience humaine, un rire amer, [...] un sanglot où ne persiste plus l'irréductible espérance¹⁸.»

C'est le moins qu'on puisse dire! Toutefois, pour la quinzaine d'années à venir, *ce prince de la mondaine à la cour abolie* pourra encore plastronner grâce à son étonnante polyvalence de traducteur, rédacteur, économiste, juriste et même linguiste avec son émission radiophonique intitulée *Les Fureurs d'un puriste*, rebaptisée les «popaulpuristes» par le valdombrien Grignon¹⁹. Et c'est ainsi que, interviewé en 1938 relativement à ses voyages, Morin le magnifique se «paonne» toujours:

Oui, les balades classiques... avec, ici et là, de lumineuses éclaircies: la Camargue et les Saintes-Maries; Tarente et des bouffées de Beethoven parfumant une rue déserte, un littoral tragique, aux falaises couleur de sang... Albanie et Monténégro [...]; un soir à Naxos, une aube à Smyrne, Marrakech...

Il ajoute cependant, quant à son Paon: «cette somptueuse volaille ne fut pas nourissante²⁰»...

En effet! Car depuis l'année précédente jusqu'à son décès, Morin se baladera plutôt de jérémiades en taudis. Ainsi peut-il écrire à son ami Dugas le 8 septembre 1937:

Mon père, ce soir, presque mourant (82 ans); ma femme, le 30 août 1936, a eu une hémorragie affreuse, 4 mois d'hôpital, sept ans d'économies mangées en médecins, une autre le 30 juin dernier, un

autre mois à l'hôpital... ulcères d'estomac? cancer?... je ne sais rien. Mon fils travaille sans entrain. Mes affaires périclitent. J'ai perdu la maison de l'avenue du Parc, mes valeurs, mes meubles, mes tapis, j'ai vendu tout ce qui est vendable dans une sale ville comme celle-ci. Je suis sourd, mes reins sont foutus, je bois ignoblement, et le reste. Je suis l'orgueil de ma patrie²¹.

Trois ans plus tard, à Delahaye cette fois, il écrit: «Je suis complètement désaxé, par les soucis d'argent, [...] par mon penchant à l'ivrognerie, par une complète incapacité à me rapprocher de tout ce qui touche à la vie de l'esprit²².» Peu après le décès de son épouse Geneviève survenu en 1952, il écrit: «Je suis sourd, je boite / Mais le Ciel miroite, / Chère vie, adieu! // MON AMOUR EST MORTE, / ouvre-moi ta porte, / je n'ai plus de feu²³...», et je n'ai plus de gîte, dans «Cette fourbe ville/Et sa tourbe vile», échouant en 1957 «dans un logis ouvrier, SANS BAIGNOIRE, avec sept enfants criailleurs et pleurnichards, nuits comprises, literie peu changée et cuisine infecte²⁴». Cette ex-force de la nature demeurée seigneur²⁵ trouve néanmoins l'énergie voulue pour livrer en 1960 son testament littéraire — *Géronte et son miroir* — rédigé depuis sa «Villa-des-Potoirs, à Famine-sur-Hargne»..., mais publié à Montréal!

Le sarcastique septuagénaire théoriquement déchu s'y livre sans complaisance. Après l'évocation de sa jeunesse privilégiée, il en arrive à ses années professorales, où l'on constate que son ironie demeure inchangée malgré un demi-siècle de déceptions alcoolisées. En 1915, il

soulignait que son «esprit, jadis passable, se ratatine/d'avoir trop commenté monsieur de Lamartine». En 1960, il enchaîne: «Il fallut revenir au pays enseigner / les tropes de Regnard et les trucs de Régnier / à mille dindes étourdies / en quête d'un M.A., voire d'un Ph.D... / Dégringolade²⁶!»

Suivirent l'âge, la solitude, «le bouge splendide [...] Dans un monde sordide», et «la plus sinistre dèche et la plus noire mouise, [...] / et me voici mourant de honte et de chagrin, / sans sou ni maille — avec des goûts de mandarin» (p. 36).

Mais comme «la vie est un opprobre et la mort un devoir²⁷», que reste-t-il, «grand Dieu», que reste-t-il pour cet acteur qu'il fut, maintenant «certain de [s]on absolue, de [s]a totale inutilité ici-bas²⁸»? L'espoir dans la mort pacifiante?

«Je demande l'aman, grand Dieu. Faites quartier / Au vieux chacal qui délaisse son antre, / Et j'entendrai peut-être, au Portail de Pitié, / Votre voix me dire: "Entre".» (p. 138)

Fiat... Le 11 juillet 1963, «désabusé, pauvre et perclus d'infirmités», Paul Morin décède «dans la solitude d'un silence absolu» à l'hospice Saint-Mathieu de Belœil. Celui que Grandbois considérait «non seulement comme le premier poète de sa génération, mais comme le meilleur poète des générations qui avaient précédé la sienne²⁹» retournait à son «Portail» de l'Olympe... À la suite de Nelligan, et avec ses amis exotistes, il avait incarné en ce début de siècle — selon Roquebrune, Barbeau et encore Grandbois — «une saison de la poésie française³⁰», tout comme le feront durant l'entre-deux-

guerres Jovette Bernier, Alice Lemieux, Eva Sénécal, Simone Routier et Medjé Vézina. Mais le Canada français recroquevillé sur ses arpens verts se contenta de les examiner craintivement. Quant au *Paon* de tous les talents — sauf celui de la quotidienneté... —, il y étouffait. Aussi, semblable à son «oiseau meurtri», se rebrancha-t-il derrière «sa cuisasse de flamme³¹, doublée de morgue...

1. Robert de Roquebrune, «Hommage à Nelligan», *Le Nigog*, juillet 1918, p. 223-224. Au même effet : Victor Barbeau, «La danse autour de l'érable», *CACF*, tome III, 1958, p. 26.
2. Victor Barbeau, *loc. cit.*, p. 62.
3. Persan [pseudonyme de Marcel Dugas], «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 15 mai 1910.
4. Alfred Forest [décrivant Morin vers 1910] à Marcel Dugas, 17 avril 1943. Archives du collège de l'Assomption.
5. Alfred DesRochers, «Œuvres poétiques de Paul Morin», *Lectures*, janvier 1962, p. 143.
6. Paul Morin, *Les sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, Paris, Émile Larose éd., 1913, 639 p.
7. *Id.*, *Le Paon d'email*, Paris, Alphonse Lemerre, 1911, 166 p.
8. Marcel Dugas, *Littérature canadienne : aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 50.
9. Camille Roy, *Nouveaux Essais sur la littérature canadienne*, Québec, L'Action sociale, 1914, p. 304.
10. *Id.*, «*Le Paon d'email*», *La Nouvelle-France*, mai 1912, p. 204. Quant à l'abbé Albert Dandurand, il écrit : «Aucune vue sur notre pays, aucun air qui souffle du Saint-Laurent, aucune couleur de la feuille d'érable», *La Poésie canadienne-française*, Montréal, Lévesque, 1933, p. 167-168.
11. Émile Chartier, «Visions d'esthète», *Revue canadienne*, 1912, p. 336-343. Un demi-siècle plus tard, l'abbé devenu prélat écrit, relativement au dernier recueil de Morin, *Géronte et son miroir* (1960) : «Nous espérons toutefois que l'enchanteur n'a pas dit ici son dernier mot...» *Lectures*, janvier 1961, p. 145.
12. Edmond Léo, «*Le Paon d'email*», *Le Devoir*, 10 janvier 1912.
13. Jules Fournier, «*Le Paon d'email*», *L'Action*, 30 décembre 1911.
14. Marcel Dugas, «Sur un livre nouveau», *L'Action*, 6 janvier 1912. Pour Dantin, «Morin est si à l'aise dans tous les styles qu'il néglige presque d'en avoir un à lui», *Poètes de l'Amérique française*, Montréal/New York/Londres, Mercure, 1928, p. 63. Et ce «pourtant préfacier enthousiaste» de Nelligan de constater que les écrits de Morin et de Chopin n'étant que français, c'est à «douter de l'existence d'une «littérature canadienne»» (p. 61).
15. Paul Morin, «Réveil», *L'Action*, 27 novembre 1915.
16. Victor Barbeau, *loc. cit.*, p. 48.
17. Paul Morin, «Réveil», *Poèmes de cendre et d'or*, Montréal, Dauphin, 1922, p. 11, 14.
18. Marcel Dugas, *Littérature canadienne, op. cit.*, p. 72-73.
19. Claude-Henri Grignon, *Les Pamphlets de Valdombre*, août 1937, p. 394. Deux ans plus tard, après avoir encensé Alfred DesRochers, il écrit : «Ce n'est pas le cas d'un Morin, d'un Nelligan, d'un Chopin, d'un Lozeau qui écrivent le français de France et qui sont incapables de l'écrire comme les Français eux-mêmes. Ils courent au-devant d'un échec lamentable.» *Pamphlets...*, février 1939, p. 107-108.
20. Paul Morin, «La jeune poésie vue par Paul Morin», *La Revue moderne*, mars 1938, p. 7.
21. Cité par Jean-Paul Morel de la Durantaye, *Paul Morin, l'homme et l'œuvre*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1975, tome II, p. 44.
22. Paul Morin, *Morin à Delabaye*, 20 avril 1943. Fonds Guillaume Lahaise, Archives UQAM.
23. Paul Morin, «Nocturne», *Le Petit Journal*, 19 avril 1953, p. 61. Sans vouloir faire un jeu de mots par trop malséant, le feu le rejoindra le 16 avril 1957 dans son hospice de Pointe-aux-Trembles, où dix-sept vieillards périrent et où il perdra lui-même sa bibliothèque, ses manuscrits et ses souvenirs.
24. *Paul Morin à Willie Chevalier*, 26 juin 1957, cité par Jean-Paul Morel de la Durantaye, *op. cit.*, tome II, p. 92 (en majuscules dans le texte). Ou encore, ce poème daté du 13 mars 1960, et envoyé à Victor Barbeau depuis son Hochelaga dit crasseux... : «Salut, Crasse, ma sœur, marâtre de Morphée / Galetas, que mes yeux redoutaient dès longtemps ; / Car c'est là que la mouise, il y a trois printemps, / Outre qu'elle le rendit bilieux et gaga / Emprisonna le Paon au sein d'Hochelaga...» Fonds Victor-Barbeau, ANQ, M. 411/20/1.

25. Lahaise-Delahaye : « Morin avait deux appareils sur sa ligne téléphonique. Il répondait d'abord sur l'un, en changeant sa voix et appelait alors son « maître » pour qu'il répondît sur l'autre... »
26. Paul Morin, « Paonnades », *Géronte et son miroir*, Montréal, CLF, 1960, p. 35.
27. « Syndérèse », *ibid.*, p. 92. Ou encore : « Nous sommes vieux, tous les livres sont lus. / Les femmes rient quand nous touchons leurs mains. »
28. *Paul Morin au père Bellavance, s.j.*, 9 août 1947. Archives de la société de Jésus, province du Canada-français, Saint-Jérôme.
29. Alain Grandbois, « Le regretté Paul Morin fut un très grand poète », *Le Petit Journal*, 19 juillet 1964.
30. Victor Barbeau, « Morin, Paul — La Tour d'ivoire », *La Face et l'Envers*, Montréal, Les Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 120. Alain Grandbois, *op. cit.*, Robert de Roquette-brune, *loc. cit.*, p. 223-224.
31. Paul Morin, « Le Paon mourant », *Le Paon d'email*, *op. cit.*, p. 119.